

Son ravisseur tenait à la main une torche allumée avec laquelle il raviva le feu dans le brasero. La pénombre fit place à la lumière. Il portait une longue tunique noire couverte de signes dorés et un masque en cuir tanné aux traits de démon. Deux cornes de bélier étaient attachées sur les côtés de sa tête. Il était de petite taille mais bien proportionné ; un physique qui évoquait la force d'un prédateur félin. Ses yeux, surtout, perçants même à travers les deux trous de son couvre-chef, avaient quelque chose d'effroyable. Des yeux sans pitié. Dans lesquels on décelait une lueur de folie.

— Je vous en supplie, *messer*, libérez-moi... Je ne dirai rien à mon père.

Lucrezia tenta de le supplier dans l'espoir de l'émouvoir. Après tout, elle savait y faire avec les hommes, elle savait moduler sa voix pour faire d'eux ce que bon lui semblait. Elle savait comment les séduire pour obtenir leurs faveurs. Alors elle donna le meilleur d'elle-même, essayant même de charmer son ravisseur avec un de ces sourires qui avaient séduit des dizaines de prétendants.

L'homme, immobile, resta un moment dans l'encadrement de la porte à l'observer derrière son masque, à scruter chaque millimètre de son corps nu. Enfin, il fit un pas vers elle. Dans la lumière du feu, elle vit ses yeux fous. L'iris aussi sombre qu'une flaque d'eau sale, la pupille

dilatée, les taches jaunâtres et les veines rouges du blanc de l'œil...

— *Signore*, dites-moi ce que vous voulez. Mon père est un des hommes les plus riches de Florence. Si vous me ramenez chez moi, il saura vous récompenser, il vous couvrira d'or...

Ses paroles ne semblèrent pas toucher le diable noir qui se tenait devant elle. D'ailleurs, Lucrezia eut l'impression qu'il ne l'avait même pas entendue.

— Je vous en supplie, monsieur, ne me tuez pas...

Ces derniers mots sortis de sa gorge desséchée ressemblaient plus à un grêle gémissement qu'à une supplique. L'homme tendit un bras et un de ses doigts effleura le visage de la jeune femme. Sa main était froide. Il lui caressa la joue, puis descendit sur ses épaules malmenées par la position inconfortable dans laquelle elle se trouvait. Il posa ensuite une paume glacée sur ses seins et appuya légèrement. Pourtant, dans ce geste Lucrezia ne sentit aucune pulsion lubrique. On aurait plutôt dit que cet homme répugnant au visage dissimulé se demandait s'il devait faire l'acquisition d'une nouvelle pouliche pour ses étalons. Soudain, il prit un téton entre ses doigts et le pinça, fort. La jeune femme eut le souffle coupé de douleur, puis elle se mit à sangloter.

— Ma famille est liée à celle de Sa Seigneurie Laurent de Médicis !

Il était si près d'elle à présent qu'elle entendait sa respiration entravée sous le masque. Elle essaya encore de l'amadouer. Elle savait qu'elle était belle. Très belle. Depuis sa plus tendre enfance on le lui répétait à l'envi. Blonde, avec des yeux bleus angéliques, une silhouette svelte et harmonieuse, des courbes là où une femme devait en avoir. Elle avait à peine dix ans lorsque son père avait commencé à recevoir les premières demandes en

mariage. Dès lors, des prétendants de tous âges et de tous horizons avaient défilé : banquiers fortunés, marchands opulents, aventuriers fascinants. Des artistes et des poètes lui avaient dédié des œuvres, espérant un simple sourire en retour.

— Faites ce que vous voudrez de moi, *messer*, je ne protesterai pas et n'essaierai pas de m'enfuir. Je suis encore vierge et sans expérience, mais je vous donnerai quand même du plaisir, vous verrez ! Ne me tuez pas, je vous en supplie...

Elle était prête à tout pour sortir vivante de cette cellule. Elle ne pouvait plus respirer et la douleur provoquée par la position dans laquelle elle se trouvait était devenue intolérable. La panique lui brouillait l'esprit. S'offrir à lui était peut-être son seul espoir de salut. Une fois satisfait, ce monstre la laisserait rentrer chez elle.

Mais visiblement, le démon en face d'elle n'avait prêté aucune attention à ses paroles. Tout à son inspection, il tourna autour de la jeune femme, avant de s'arrêter derrière elle. Lucrezia sentit à nouveau la main glacée du diable noir lui caresser le dos, puis descendre sur ses fesses, comme pour lisser les moindres imperfections de sa peau. Son regard inquisiteur était encore plus brûlant qu'une flamme.

Puis, pour la première fois, elle entendit sa voix. Non qu'il s'agît de véritables mots ou d'une phrase ayant le moindre sens. Non, c'était plutôt un chant guttural, sourd, une sorte d'incantation monocorde rendue plus sombre encore par le lourd couvre-chef démoniaque.

— Pape Satàn Asmodeus, Pape Satàn aleppe. Pape Satàn Seth, Pape Satàn Ishtar, Pape Satàn Lucifer, Pape Satàn Baal, Pape Satàn Behemoth, Pape Satàn aleppe...

Des mots apparemment dénués de sens, répétés en boucle comme une parodie obscène des laudes grégo-

riennes que Lucrezia chantait à l'église durant les offices religieux. L'homme marchait autour d'elle sans hâte aucune, en marmonnant comme pour lui-même l'obscur chant funèbre. Il s'immobilisa devant elle. D'un mouvement rapide de la main il dénoua un lien jusqu'alors invisible : sa robe noire glissa et tomba à ses pieds. Il se retrouva entièrement nu devant elle. Le corps éclairé par les reflets du brasero était celui d'un homme d'âge mûr, à la peau très pâle, dont le pénis mince et flasque pendait entre deux cuisses décharnées. Il n'avait aucun embonpoint ; au contraire, ses muscles étaient bien sail-lants. Mais davantage que cette nudité inquiétante, c'est ce que l'homme portait enroulé autour de ses hanches qui fit plonger Lucrezia dans les affres de l'horreur. Elle crut d'abord à une ceinture en cuir rouge ordinaire, mais lorsqu'il la détacha, elle comprit de quoi il s'agissait : un fouet avec plusieurs longues tresses de cuir se terminant chacune par des petits crochets pointus.

— Pape Satàn aleppe. Pape Satàn...

L'étrange cantique funèbre devenait de plus en plus entêtant. Soudain le démon noir fit claquer son fouet comme pour en tester la résistance. Puis il s'approcha d'elle et leva le bras. Et la jeune femme hurla. D'abord de peur, puis de terreur, et enfin de douleur. Il frappa encore, de plus en plus fort. Il lacéra sa chair en redoublant de frénésie à chaque coup, laissant des sillons profonds, violacés et sanguinolents là où les petits crochets avaient labouré la peau blanche de la jeune femme. À mesure que les coups s'abattaient sur elle, la douleur s'intensifiait : jusqu'à ce jour, Lucrezia ignorait qu'un être humain pût souffrir aussi intensément. Elle hurlait à pleins poumons. Et tandis qu'il se déchaînait impitoyablement sur elle, la battant à mort, déchiquetant chaque centimètre de peau de son corps, le petit pénis entre ses jambes s'était

redressé, fier et droit comme un drapeau. Après dix coups, le tortionnaire ménagea une pause pour reprendre son souffle. À cet instant, l'obscurité, dans sa miséricorde, tomba enfin, tel un rideau, devant les yeux de la jeune femme, l'arrachant momentanément à la douleur. Et à ce chant funèbre.

— Pape Satàn, Asmodée, Seth, Ishtar...

Lorsque Lucrezia revint à elle, elle fut immédiatement replongée dans ce cauchemar de douleur et d'effroi. L'homme était penché entre ses jambes. Malgré les hautes flammes dans le brasero, elle sentit quelque chose de froid. Et une soif intense lui brûlait la gorge. Avec ses yeux gonflés, elle ne distinguait guère qu'une silhouette floue. Elle s'efforça de plisser les paupières et à sa grande surprise, elle constata que le bourreau avait ôté son masque. Et il était toujours entièrement nu. La peau blanche de son ventre et de sa poitrine était couverte d'étranges marques rouges tracées avec le sang de la jeune fille et, avec ses doigts, il dessinait au sol une grande étoile à cinq branches, autour de ses pieds. Il paraissait totalement absorbé par son travail, plongeant la main dans la flaque de liquide rouge et visqueux qui s'était formée sous elle, traçant de mystérieux symboles sur les dalles de pierre. Malgré l'épouvante, elle ne trouva pas la force de crier. Les coups de fouet avaient lacéré sa peau douce comme de la soie et exposé la chair et les muscles. Le précieux fluide vital s'écoulait en petites rigoles le long de ses jambes, elles aussi largement atteintes par les coups de fouet. Tout vacilla autour d'elle. Elle sentit, non sans un sentiment de délivrance, qu'elle allait bientôt quitter ce monde infernal de douleur et d'abomination. Lorsqu'elle émit un faible gémissement, l'homme se tourna vers elle. Elle vit alors ce visage, sans son masque monstrueux de démon noir, et le reconnut immédiatement.

— C'est vous, Excellence ?... Mais pourquoi ? Vous êtes l'ami de mon père...

Sa voix n'était plus qu'un faible râle. Avait-elle vraiment dit quelque chose, d'ailleurs ? L'homme, la face barbouillée de sang, se leva. Sous ses cheveux coupés à ras, sur le front, il avait tracé une croix rouge inversée. Il plongea son regard perçant dans celui de la jeune femme puis il s'approcha à quelques centimètres de son visage. Et pour la première fois, il lui parla.

— Il est écrit : « Toi, la femme, tu ne conduiras pas ton homme au péché... »

Puis il leva le bras et Lucrezia vit qu'il tenait à la main un long couteau tranchant. Tout devint noir. Son âme quitta son corps, s'enfuit loin de cet être infernal, de cette sombre cellule glaciale.

*29 mars, lavoir public de la prison de Stinche*

La puanteur fit froncer le nez à l'homme, écoeuré. Il devait y avoir une carcasse d'animal quelque part, derrière le vieux bac installé au pied du mur de la prison. Ainsi, en plus de devoir travailler les pieds dans l'eau froide toute la sainte journée pour son gremlin de patron, il devrait aussi supporter cette odeur nauséabonde. Cennino avait désormais presque quarante-cinq ans et était employé depuis son jeune âge par Arnolfo le Tisserand, un artisan réputé dans toute la ville de Florence – et même au-delà – pour ses couvertures moelleuses en pure laine. L'employé passait le plus clair de son temps au lavoir de Stinche, à frotter et récurer les vêtements que de riches clients leur déposaient à la boutique, située dans le quartier de Greci.

Pendant que patron s'en mettait plein les poches, lui, il devait trimer par tous les temps, les mains plongées dans une eau constamment glaciale, été comme hiver, pour nourrir Mariona, sa femme, et leurs sept satanés marmots. Le problème – et ça, Cennino le savait pertinemment –, c'était qu'il aimait le vin autant que le sexe. Presque à chaque fois que Mariona lui avait ouvert ses cuisses grasses et moites, il avait réussi à lui faire un gosse. Et voilà, maintenant il avait une ribambelle de

bouches à nourrir à la maison et il ne pouvait pas s'accorder une minute de repos. Et quelles bouches ! Sa femme aurait avalé un bœuf si on lui en avait servi un entier.

Il se dirigea vers le grand bac d'eau. Il aimait bien y aller très tôt le matin, souvent quand il faisait encore nuit, pour obtenir une place au premier rang et ne pas avoir à jouer des coudes. L'homme jeta au sol le gros baluchon rempli de pièces de laine colorées qu'il portait sur le dos. Allez, il fallait se mettre au travail, maintenant. Plus vite il terminerait son service, plus vite il pourrait retourner à la boutique chercher d'autres vêtements à laver. Ce radin d'Arnolfo le payait à la pièce, de sorte que plus Cennino lavait, plus il gagnait d'argent, et plus Mariona mangeait. Quelle vie...

Et cette puanteur ! Elle lui rappelait l'époque où, jeune encore, il avait combattu sous la bannière des Médicis. À l'époque, les emplois les plus pénibles étaient déjà occupés par des pauvres hères comme lui. Y compris enterrer les morts après les grandes batailles et durant les sièges. C'est exactement ce que lui rappelait cette odeur pestilentielle : l'odeur de la chair en décomposition qui s'échappe des fosses communes où l'on balance les morts – et parfois les blessés – de l'armée ennemie.

Il fallait faire quelque chose, faute de quoi il allait finir par vomir. Ah, comme il aurait aimé avoir une bonne flasque de chianti sur lui ! La perspective de passer la journée dans cette puanteur n'était pas supportable. Tout en marmonnant et en jurant dans sa barbe, Cennino regarda autour de lui. Il était encore tout seul au lavoir. S'il y avait eu des domestiques ou des apprentis dans les parages, il les aurait envoyés voir ce qui sentait si mauvais. Mais il devait bien se rendre à l'évidence, il n'y avait pas un chat. Il extirpa une petite couverture de laine rouge du gros baluchon, l'enroula autour de sa tête

et se couvrit le nez. Puis il avança jusqu'au fond du lavoir, là où se trouvait le bac proprement dit. Quelle odeur... Ça devait être un chien d'une sacrée taille ! Il jeta un coup d'œil derrière le muret et entrevit quelque chose qui dépassait. Celui qui avait tué cette pauvre bête avait bien fait les choses ; la bestiole dissimulée derrière le bac était apparemment enveloppée dans une sorte de chiffon bleu, tout taché de sang noirâtre et figé. *Il devait trop aboyer*, songea Cennino, qui n'aimait guère les chiens. Pour autant, il ne comprenait pas pourquoi on avait laissé ce pauvre cabot dans un lieu public, alors qu'il aurait suffi d'aller un peu plus loin jeter la carcasse directement dans l'Arno. Et vogue la galère !

Tout en maintenant la couverture sur son nez, il s'approcha du bout de tissu bleu qui dépassait. Il s'accroupit malgré son dos qui le faisait souffrir, attrapa le bout de l'étoffe et tira avec force. Il comptait bien se débarrasser au plus vite de cette chose malodorante et se mettre enfin au travail tranquillement. Le tissu n'offrit aucune résistance, Cennino bascula en arrière et se retrouva sur les fesses, le chiffon souillé bleu dans la main.

Maudissant Dieu, la Vierge Marie et tous les saints, Cennino inspecta le tissu. Chose étrange, ce n'était pas un simple bout d'étoffe mais une robe entière. Même si elle était sale, déchirée par endroits et froissée, Cennino vit tout de suite qu'il s'agissait d'un modèle de luxe. En tant que blanchisseur, employé dans un magasin de textile, il connaissait bien les tissus. Que Dieu le maudisse si ce n'était pas du brocart ! Et du brocart de première qualité, tellement cher que la manche à elle seule valait autant qu'un mois de labeur au lavoir ! Seule une dame fortunée pouvait s'offrir une robe pareille. Quel dérangé du ciboulot avait utilisé un vêtement aussi précieux pour envelopper la carcasse d'un chien crevé ? Cennino allait

examiner la robe de plus près ; peut-être parviendrait-il à la nettoyer suffisamment pour la rapporter à Marionna. Il se redressa à grand-peine, le dos et les fesses encore endoloris par sa culbute. Puis il se pencha derrière le bac du lavoir, et ce qu'il vit le tétanisa. Le souffle coupé, muet de stupeur, il ne cria même pas. Pour se calmer, il respira profondément et l'odeur pestilentielle le prit à la gorge. Il lui fallut un moment pour maîtriser son haut-le-cœur. Puis il se pencha à nouveau derrière le bac. À présent, le soleil s'apprêtait à se lever et la lumière du jour commençait à éclairer les moindres recoins du lavoir. Et c'est là qu'il les vit, les yeux, bleus, grands ouverts. Sans vie. Il fallait avertir la milice de toute urgence...